

# Un pathétisme qui dure

Autor(en): **Naudin, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **33 (1976)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997124>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Un pathétisme qui dure <sup>1</sup>

Pierre Naudin

Ce qui est surprenant, dans le sport, c'est la pérennité des moments d'épopée les plus brefs, ou, si l'on préfère, l'infinie durée du pathétisme le plus fulgurant. Ainsi, le 100 m de Jesse Owens à Berlin, en 1936, et celui de Bob Hayes, 28 ans plus tard, à Tokyo, n'ont pas besoin que nous en ayons été les spectateurs. Nous savons, par les on-dit, ce qu'ils furent, et nous en imaginons la beauté dans son contexte et hors de celui-ci, parce que nous savons, ce qu'une seconde évoque et ce qu'est l'effervescence des Jeux. Bien que de qualité exceptionnelle, ces deux événements figurent dans les palmarès, ces anthologies du muscle, dans les mêmes caractères que ceux qui les ont précédés et suivis.

Cependant, alors que les anthologies « ordinaires » stérilisent en quelque sorte les champions de la littérature ou de la poésie qui s'y trouvent — puisqu'ils sont les bénéficiaires d'un choix arbitraire et d'un texte limité, d'un « morceau de bravoure » d'un « exploit » littéraire expliquant rarement l'œuvre et surtout son auteur — les palmarès, grâce à la chronologie des dates et à la mesure rigoureuse des records, peuvent donner une idée juste, et même une image exaltante de ceux qui y sont mentionnés. Il y a là une marche en avant, irrégulière, limitée entre deux jours et deux faits précis; une conquête ardue, des efforts et des peines invisibles qui, sans qu'ils puissent être reconstitués, n'en sont pas moins évaluables. Inutile, d'ailleurs, de s'évertuer dans la dissection de l'acte que les chiffres symbolisent. Dans la chronologie à la fois anarchique et rigoureuse des palmarès, les chiffres sont éloquentes surtout après un de ces longs hiatus où l'opinion pensait, c'est évident, que les athlètes étaient parvenus à l'un de ces *plafonds* qui ne seraient plus dépassés, à moins d'un... miracle. Mais les miracles n'existent pas en sport. Il peut engendrer et il engendre des êtres exceptionnels; il n'en conçoit pas de surnaturels.

Ce que nous devons à l'athlétisme, en dehors des bienfaits qu'il nous procure et de l'enchantement qu'il crée, c'est d'avoir façonné des types normaux et physiques plus précis, plus originaux que ceux que nous côtoyons au cours de notre vie quotidienne; c'est aussi de leur donner une certaine manière d'aborder l'existence: *il advient souvent que l'esprit d'équipe soit plus fort, dans ce sport essentiellement individuel que dans certains sports collectifs.*

Mais, paradoxalement, alors qu'une certaine unité des vues, d'enthousiasme, une espèce de foi même, préside aux rapports entre athlètes, le champion issu de leurs compétitions cesse de communier avec eux et perd un peu ou beaucoup de cette alacrité qui les caractérise. Il se sent des responsabilités supplémentaires; il croit, progressivement à son personnage, au point que, sollicité, il se sépare très souvent sans la moindre émotion de ceux qui ont collaboré à ses premiers succès. Il obtient quelques avantages dont il croit qu'ils synthétisent une certaine réussite sociale; il perd contact (non seulement du fait de ses performances, mais aussi du fait de ses relations nouvelles) avec une base qui, pour quelque modeste qu'elle soit, est la plus riche en sentiments nécessaires. Il y a là une déhiscence regrettable, mais inévitable, car elle est inhérente à la nature humaine. Au travail aussi, parfois, ceux-qui-arrivent oublient leurs anciens collègues; certains même les méprisent.

Dans la période saine du sport antique, le champion était un type physique et moral achevé: l'homme qui se tenait à proximité des dieux à tel point que, comme eux, il était statufié. Le champion du Moyen-Age était un joueur, tantôt solitaire, tantôt assujéti à son suze-



Mike Boit — victime de la politique. «Le champion pourrait être quelqu'un si on n'en avait fait un personnage indispensable à la gloire du pays...» (Photo Yves Jeannotat)

rain, mais nullement entretenu par lui, placé, quelle que fût sa condition sociale, sous la dépendance de la religion, à laquelle on se référerait pour toute chose. Il ne transgressait pas les règles des tournois, et s'il en tirait profit, c'était après ses affrontements lorsque ses rivaux avaient proclamé sa loyauté et décidé qu'il était bien le meilleur.

Celui de maintenant n'a rien d'un paladin. Certains peuvent être assimilés aux fonctionnaires. Et il suffit de lire les faits divers pour convenir que des «moralités» sont quelquefois douteuses. Les plus profondes motivations des champions sont — parce que notre société le veut ainsi — l'orgueil et le lucre, et tout est bon à quelques-uns pour se faire remarquer si cela leur paraît nécessaire hors du stade et pour des raisons que la simple morale ne peut que condamner.

Le champion évolue autant par le fait qu'il suit les courants ascendants des performances et des techniques sportives que parce qu'il profite du dynamisme de la collectivité, lequel, par une érosion obstinée, détruit les vieilles structures. Mais est-ce un bien? Intelligent ou non il pense et agit plus vite. Mais évidemment il dure moins. C'est pourquoi l'image du champion d'autrefois et celle du champion de maintenant ne sont même plus superposables du seul point de vue humain. Et ceci est valable pour tous les sports.

## La vie avec ou sans champion?

Si le sport doit, dans l'avenir, amener ses pratiquants les plus doués à cette gravité quasi ecclésiastique, il ne pourra durer car il est, par essence, une joie.

Désormais, le champion a quelque peu faussé la hiérarchie sociale. Il s'est intégré ou plutôt on l'a intégré dans l'éventail des valeurs. Il croit parce qu'on le lui fait croire et qu'on le paie en conséquence, qu'il est quelqu'un d'indispensable au prestige national. En fait, la natation pourrait s'en passer, et si on le «cultive» — ce qui est une façon de parler! — c'est dans le même état d'esprit que Rome entretenait ses gladiateurs (*Panem et circenses!*)

Le champion pourrait être quelqu'un, assurément, si on n'en avait fait un personnage indispensable à la gloire du pays...

Mais au fait, quelle gloire? En réalité sans super champions, la vie continuerait d'aller, le sport attirerait toujours un public, un public de connaisseurs, et non pas ces foules qu'on dit survoltées, et qui sont incapables d'évaluer la valeur d'une performance athlétique parce que les chiffres, cela rebute; mais qui sont sensibles aux places, *au classement et surtout à ces médailles qui fascinent tant.*

<sup>1</sup> Tiré de «L'Athlète et son Destin».